



40
ANS

H

LES HISTORIQUES

HARLEQUIN

Helen Dickson
FASCINÉE
PAR LE LORD

EN 2018, HARLEQUIN FÊTE SES 40 ANS !

Chère lectrice,

Comme vous le savez peut-être, 2018 est une année très importante pour les éditions Harlequin qui célèbrent leur quarantième anniversaire. Quarante années placées sous le signe de l'amour, de l'évasion et du rêve... Mais surtout quarante années extraordinaires passées à vos côtés ! Azur, Blanche, Passions, Black Rose, Les Historiques, Victoria mais aussi HQN, &H et bien d'autres encore : autant de collections que vous avez vues naître, grandir et évoluer, avec un seul objectif pour toutes – vous offrir chaque mois le meilleur de la romance. Alors merci à vous, chère lectrice, pour votre fidélité. Merci de vivre cette formidable aventure avec nous. Les plus belles histoires d'amour sont éternelles, et la nôtre ne fait que commencer...



À PROPOS DE L'AUTEUR

Situés aux siècles les plus mouvementés de l'histoire anglaise, les romans d'Helen Dickson, toujours fertiles en rebondissements, nous tiennent en haleine jusqu'à la dernière page. Ses héroïnes, fougueuses et anticonformistes, vont jusqu'au bout de leurs rêves.

HELEN DICKSON

Fascinée par le lord

Traduction française de
CAROLE PAUWELS

LES HISTORIQUES

 HARLEQUIN

Collection : LES HISTORIQUES

Titre original :

A TRAITOR'S TOUCH

© 2014, Helen Dickson.

© 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Sceau : © ROYALTY FREE / FOTOLIA

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-8197-0 — ISSN 1159-5981

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire ce roman, qui se déroule de 1745 à 1746, durant une période troublée de l'histoire de l'Angleterre et de l'Écosse.

Vous y trouverez de sombres secrets de famille, des blessures cachées, du désespoir, le véritable amour... Et bien plus encore.

La belle et intelligente Henrietta Brody est contrainte de fuir Londres pour échapper à un diabolique meurtrier. Elle se lance alors dans un périlleux voyage à travers les paysages rudes et désolés d'Écosse pour rejoindre son oncle. Elle trouvera en chemin une aide inattendue en la personne de Lord Simon Tremain, un loyal défenseur de la cause jacobite, dont les valeurs sont malheureusement à l'opposé des siennes.

Alors que la bataille de Culloden et la période historique sont bien réelles, les personnages — à l'exception du *Bonnie Prince Charlie* — sont entièrement fictifs.

Chapitre 1

1745

Le baron Charles Lucas et son épouse Dorothy avaient accueilli Henrietta à bras ouverts.

Sensibles à sa situation désespérée, ils lui avaient fait une place dans leur cœur et dans leur maison, avec cette insouciant bonté inhérente à ceux qui possèdent une bonne naissance et jouissent d'une vie heureuse.

À présent, ils étaient tous deux décédés, ainsi que leur cocher, victimes d'un accident de calèche alors qu'ils rentraient du théâtre.

En l'espace de vingt-quatre heures, Henrietta avait été obligée de grandir rapidement, et de se contenir par égard aux domestiques en deuil.

Mais sous des apparences de calme, elle était dévastée par la perte des deux personnes qui lui avaient donné une raison de vivre, et envers qui elle avait conçu un amour véritable et dénoué d'égoïsme.

Réalisant combien elle était seule désormais, elle ferma les yeux, et songea qu'elle allait devoir étudier sérieusement comment tirer le meilleur parti des circonstances et penser à son avenir.

Après avoir évalué les avantages qu'il y avait pour sa nièce à demeurer à Londres, et notamment le fait de pouvoir apprendre tout ce qui était de mise pour une jeune lady, Matthew l'avait placée chez le baron Lucas et son épouse Dorothy, la meilleure amie de sa mère. Il avait toute confiance en ces deux personnes de qualité, et bien que ne connaissant rien aux enfants, étant lui-même un célibataire endurci, il était persuadé qu'Henrietta serait très heureuse dans son nouveau foyer. Et en effet, le baron et la baronne Lucas avaient été ravis de devenir les tuteurs légaux d'Henrietta, la considérant comme la prunelle de leurs yeux, l'enfant qu'ils n'avaient jamais eu.

Matthew était la seule famille qui restait à Henrietta. Fort intelligent, et doté d'une curiosité sans égal, il n'avait eu de cesse dans sa jeunesse de parfaire son éducation.

Afin d'étancher sa soif de connaissances, il avait donc voyagé pendant quelque temps. Lorsqu'il était rentré chez lui, espérant être accueilli par son frère, il avait été confronté à une tragédie inattendue.

N'ayant jamais été marié, et semblant éprouver un certain déplaisir à fréquenter la société, il avait acquis, après la mort brutale de son frère bien-aimé, un cottage rural non loin d'Inverness où, entouré de ses précieux livres, il était devenu une sorte d'ermite. Toutefois, Henrietta ne doutait pas de trouver là-bas un accueil chaleureux, même si, d'après ce qu'elle avait entendu dire, la vie était rude et solitaire sur la lande écossaise.

Mais peut-être n'aurait-elle pas à quitter Londres. Dorothy lui avait en effet assuré qu'elle serait bien dotée.

Henrietta se rappelait encore comment la chère

lady avait insisté pour qu'elle l'appelle « ma tante », affirmant que sa mère et elle étaient proches comme des sœurs, et promettant d'honorer la mémoire de son amie en prenant le meilleur soin de la fillette qui lui était confiée.

Forte de cette pensée réconfortante, Henrietta prit une grande inspiration et redressa les épaules.

Mais ce semblant de sérénité fut de courte durée.

Quelques minutes plus tard, en effet, un bruit de roues sur le gravier la fit se précipiter à la fenêtre.

Aussitôt, son cœur se serra.

Il faisait sombre, mais grâce aux lanternes du carrosse elle pouvait voir que le neveu de sa bienfaitrice était arrivé à Whitegates pour réclamer son héritage.

Cynique, présomptueux, grossier, c'était le genre d'homme que d'ordinaire elle fuyait comme la peste. Hélas, elle ne pouvait se soustraire à la conversation qui allait suivre.

Suivi de son épouse, Claudia, Jeremy Lucas pénétra d'un pas décidé dans le hall et se dirigea vers le salon, où Henrietta feuilletait sa correspondance, principalement des lettres de condoléances lui ayant été adressées par les amis de ses tuteurs.

À l'instant où il entra dans la pièce, l'atmosphère s'alourdit. Grand, mince et vêtu à la dernière mode, il se déplaçait avec cette arrogance que confèrent le pouvoir et l'argent, comme si le monde lui appartenait.

C'était un personnage populaire et très recherché en ville, et il pouvait être charmant quand la situation le demandait. Mais Henrietta savait combien en réalité il était froid et calculateur.

Par ailleurs, il avait la fâcheuse tendance de se présenter à la maison sans prévenir, la dernière fois remontant au lendemain de l'accident.

Toutefois, il n'avait pas jugé utile de venir aux funérailles, qui s'étaient déroulées à peine vingt-quatre heures auparavant.

Henrietta se leva, lissant du plat de la main sa jupe noire tandis qu'elle se tournait vers lui.

Jeremy, elle le savait, éprouvait un vif ressentiment à son égard, et n'avait jamais fait le moindre effort pour le dissimuler.

— Jeremy ! Je ne vous attendais pas. Néanmoins, vous êtes le bienvenu.

La courtoisie d'Henrietta était sans doute quelque peu forcée mais, de toute évidence, Jeremy n'en avait cure. Campé tel un coq de combat sur le tapis oriental, les yeux brillants d'avidité, il passait en revue tous les objets précieux qu'il convoitait depuis des années.

— Cela me semble tout à fait normal, rétorqua-t-il avec arrogance, puisqu'il s'agit de ma maison.

Le visage crispé, tandis qu'elle s'efforçait de retenir une répartie sarcastique, Henrietta s'arma de courage en songeant à ce qui l'attendait. Pour avoir déjà eu affaire à cet homme par le passé, elle savait que ce ne serait pas plaisant.

Elle lança un regard à Rose, qui s'était postée dans l'embrasure de la porte, et affichait une expression pensive.

— Tout va bien, miss Brody ? demanda la domestique, non sans jeter des coups d'œil nerveux aux visiteurs.

— Oui, merci Rose.

La jeune femme recula, mais resta en vue. Sa

loyauté envers sa maîtresse demeurait aussi forte qu'au jour où elle était venue vivre chez le baron Lucas, et elle avait depuis fort longtemps prouvé que l'on pouvait lui accorder toute confiance en des temps troublés.

— Apportez-nous des rafraîchissements, voulez-vous, Rose ?

La domestique esquissa une révérence et s'en alla prestement.

Le salon offrait suffisamment d'intimité pour une conversation privée, cependant les domestiques étaient raisonnablement proches pour qu'Henrietta ne se sente pas menacée.

Le simple fait de penser une chose pareille, c'est-à-dire qu'elle puisse courir un danger dans sa propre maison, montrait à quel point elle se méfiait de Jeremy.

— Ces domestiques sont terriblement irrespectueux ! C'est inadmissible, l'informa Jeremy.

Il s'assit lourdement dans un fauteuil et étendit ses longues jambes devant lui, une lueur malfaisante éclairant son regard bleu pâle tandis qu'il observait Henrietta avec insolence.

— Mais peu importe. Je ne suis pas venu discuter de quelque chose qui peut aisément se remplacer.

Henrietta se crispa, tous ses sens en alerte.

— Se remplacer ? De quoi parlez-vous ?

— Des domestiques, on en trouve treize à la douzaine. Étant donné que je vais m'installer ici, ils ont intérêt à savoir rester à leur place s'ils veulent que je les garde.

— Vous avez parfaitement raison, Jeremy, pérorait Claudia, de sa voix de fausset. Vous devez leur montrer dès le début comment vous entendez faire

fonctionner la maisonnée, et leur faire comprendre que vous ne tolérerez aucun manquement.

Henrietta reporta son attention sur l'épouse de Jeremy, en prenant sur elle de ne rien laisser transparaître de son mépris.

Au cours de ses précédentes visites, Claudia n'avait pas caché combien elle était affligée par les flamboyants cheveux roux d'Henrietta. N'éprouvant aucune vergogne à qualifier tous les Écossais d'arriérés, elle se permettait également de traiter Henrietta de païenne, un terme que beaucoup d'Anglais de confession protestante employaient à l'encontre des catholiques romains. Pas une fois son mari ne l'avait reprise, mais il partageait sans doute cette opinion, et se délectait probablement de l'humiliation d'Henrietta.

Fidèle à elle-même, Claudia était vêtue avec ostentation, et faisait largement étalage de ses généreux atouts. Poudrée à l'excès, elle arborait plus de fard que ne le recommandait le bon goût. Ses cheveux bruns étaient rassemblés en un volumineux chignon bouclé, et sa joue s'ornait d'une mouche de velours noir.

Le nez levé de façon dédaigneuse, son regard noisette empli d'hostilité, Claudia grimaça un sourire, avant d'ôter ses gants et de les déposer négligemment sur une console.

Puis elle se mit à déambuler à travers la pièce, ses jupons bruissant dans son sillage, et laissa glisser ses doigts parfaitement manucurés sur les surfaces cirées, s'attardant ici sur une figurine, là sur un livre...

— Si vous êtes venu me parler du testament, dit Henrietta, en essayant de masquer l'aversion que lui inspirait Jeremy, le notaire vient demain.

— J'en connais le contenu, Henrietta. J'ai déjà appelé Braithwaite. Comme vous le savez, il est le notaire de notre famille depuis plus de dix ans.

— Il a été absent ces deux dernières années. Je crois qu'il se trouvait en Amérique.

— Je ne l'ignore pas, répliqua Jeremy, visiblement agacé par l'interruption. Mais il est rentré récemment, et il a recueilli les dernières volontés de mon oncle...

— Qu'il vous aurait, dites-vous déjà communiquées. À l'évidence, il doit y avoir une erreur, et votre oncle ne vous a pas informé...

— Calmez-vous ! ordonna Jeremy d'un ton sec.

Il se leva et la toisa sévèrement, sa longue et molle silhouette frémissant tel un serpent prêt à frapper.

— Ce que vous avez à dire ne m'intéresse pas. Mon oncle a conservé une copie du testament dans son bureau, et je la trouverai quand je passerai en revue ses papiers, ce que j'ai l'intention de faire ce soir même.

Levant l'index d'un geste menaçant, il s'avança d'un pas vers Henrietta.

— Comprenez bien que tout me revient : la maison, l'argent... Tout. Et j'ai l'intention d'en prendre possession immédiatement.

L'inquiétude commença à gagner Henrietta.

Pas une fois elle n'avait abordé ce sujet avec ses bienfaiteurs. En réalité, elle n'avait jamais eu aucune raison de le faire, n'étant pas de nature vénale, et leur faisant entière confiance.

Mais peut-être n'y avait-il pas lieu de se mettre martel en tête. Elle savait que ses tuteurs se souciaient d'elle, et qu'ils auraient fait en sorte qu'elle ne se retrouve pas dans le dénuement après leur décès.

« Oui, bien sûr », se dit-elle, passablement rassé-

renée. Il était impossible qu'ils aient négligé la question, même si elle-même n'y avait jamais songé.

Ses espoirs retombèrent lorsque Jeremy reprit la parole, avec un petit sourire satisfait.

— Vous n'êtes pas mentionnée. Comment pouvez-vous croire que ma tante et mon oncle vous aient laissé quelque chose ? Vous ne faisiez pas partie de la famille. Vous n'étiez rien pour eux.

— Jeremy a raison, approuva Claudia de sa voix désagréablement aiguë.

Interceptant le regard dédaigneux d'Henrietta, elle s'enflamma.

— Et ne me regardez pas comme ça ! Jeremy va effacer cette mimique condescendante en vous envoyant empaqueter vos effets.

Du regard, elle chercha l'approbation de son mari, qui haussa mollement les épaules.

— N'est-ce pas, mon cher ? insista-t-elle.

— Mais oui, ma douce.

Claudia n'en avait pas encore terminé de cracher son venin. Le regard mauvais, elle se mit à éructer :

— Vous vous croyez meilleure que moi, n'est-ce pas, espèce de sorcière écossaise ? Eh bien, vous vous trompez, ma pauvre fille. Vous n'êtes même pas digne de nettoyer mes chaussures !

Bien qu'offensée par les paroles de Claudia, Henrietta s'intima l'ordre de rester calme.

Certes, elle était blessée, vulnérable, à la merci de ces deux monstres, mais ce serait faire trop d'honneur à cette femme que d'alimenter un sentiment de supériorité que sa basse extraction ne justifiait en rien.

— Permettez-moi de ne pas partager votre opinion, dit-elle avec un petit sourire.

Doublement éprouvée par l'épreuve qu'elle vivait,

après la perte de ses tuteurs, et par la cruauté de Jeremy, Henrietta pouvait au moins s'enorgueillir d'avoir conservé son sens de la repartie.

— Et, reprit-elle, contrairement à ce que vous sous-entendez, je n'espérais certainement rien qui ait de la valeur. Après avoir perdu mes parents, et m'être retrouvée seule au monde, j'ai été extrêmement reconnaissante à vos proches de m'accueillir dans leur maison.

Sa voix se brisa discrètement sur la fin de la phrase.

— J'étais très dévouée à votre tante et à votre oncle, et je sais qu'ils se sont attachés à moi au fil des années.

— Il est certain que vous avez su y faire, avec vos manigances, commenta Claudia, avec un ricardement mauvais.

Henrietta fit mine de ne pas avoir entendu et poursuivit, s'adressant toujours à Jeremy :

— Votre oncle était particulièrement méthodique dans ses affaires, et je ne puis croire qu'il n'ait pas pris de dispositions pour moi, ne serait-ce que pour me permettre de libérer la maison avant que vous en preniez possession.

Jeremy eut un sourire narquois.

— Eh bien, ce n'est pas le cas, répliqua-t-il.

À l'évidence, il se délectait de la remettre à sa place, mais Henrietta parvint à garder son calme.

— Je suppose qu'ils en avaient assez de vous voir rêver du jour où vous prendriez possession de la maison, et qu'ils avaient l'espoir de vous marier avant leur décès, afin que vous ne puissiez spolier leur héritier légal, ajouta-t-il.

Henrietta ne s'en laissa pas compter, et le toisa fièrement.

— Vous parlez de vous, j’imagine.

Le regard de Jeremy se posa sur elle.

— Pour qui vous prenez-vous ? demanda-t-il, avec une petite moue dégoûtée. Une lady ?

— Si vous connaissiez vraiment votre tante et votre oncle, vous ne me parleriez pas sur ce ton, et vous ne m’accuseriez pas de méfaits inexistants. Le baron et la baronne Lucas étaient bons et attentionnés, et n’auraient pas permis que je sois mise dehors aussi aisément.

— C’est pourtant le cas. Je possède cette maison, à présent. Je suis le maître ici et, dès qu’il aura été fait lecture du testament, je veux que vous partiez.

Henrietta avait à présent la certitude que Jeremy ignorait que son oncle avait modifié ses dispositions testamentaires, mais également changé de notaire.

Insatisfait de la façon dont M^e Braithwaite conduisait ses affaires, l’homme n’étant guère connu pour sa discrétion, le baron Lucas avait en effet porté son choix sur M^e Goodwin, un notaire de la ville, dont la probité, le bon sens et l’empathie avaient fait leurs preuves.

Henrietta ne pouvait manquer de s’étonner que M^e Braithwaite, qui était un ami proche de Jeremy, ne l’en ait pas informé. Sans doute y était-il tenu sur le plan légal ? À moins qu’il n’ait quelque chose à y gagner ?

Elle faillit le dire elle-même à Jeremy, mais quand elle vit la façon dont il la toisait à nouveau, lui faisant silencieusement comprendre qu’il la mettrait dehors sur-le-champ si elle s’avisait de le contrarier davantage, elle resta muette.

Jeremy, devinant probablement sa peur, et ressen-

tant sans doute alors un regain de pouvoir, eut un ricanement cruel qui glaça le sang d'Henrietta.

— Vous, jeune demoiselle, reprit-il, en lui agitant l'index sous le nez, cela fait bien trop longtemps que vous vivez aux crochets de cette famille, en profitant de la naïveté de ma tante et de mon oncle pour mener grand train.

Impressionnée malgré elle, Henrietta fit un effort surhumain pour ne rien laisser paraître, tandis que Jeremy poursuivait :

— Vous croyez sans doute que cela vous est dû, mais vous n'êtes pas à la hauteur de vos ambitions. Quoi qu'il en soit, c'en est assez ! Veuillez faire vos bagages et vous tenir prête à partir dès que Braithwaite nous aura donné lecture du testament.

— Bien dit, Jeremy ! Vous l'avez remise à sa place, dit Claudia d'un ton mauvais.

Caressant du bout des doigts un épais rideau de damas, elle observa d'abord le chandelier de cristal, puis le tapis turc sous ses pieds, avant de poursuivre :

— Ce n'est qu'une moins-que-rien, une mendicante. Elle n'est pas de notre monde. Il était temps que quelqu'un la remette à sa place.

C'était pour Henrietta le comble de l'ironie. Claudia n'était-elle pas elle-même une théâtréuse que Jeremy avait ramassée à Drury Lane ?

Elle se serait volontiers esclaffée si la situation n'avait pas été aussi sérieuse.

Jeremy laissa son regard s'attarder sur Henrietta, notant ses magnifiques cheveux cuivrés, sa longue et nerveuse silhouette, sa taille fine, et les rondeurs que ne parvenait pas à dissimuler sa tenue de deuil.

Certes, il avait l'intention d'exercer sa vengeance sur la protégée de son oncle, et le fier port de tête de l'orpheline, doublé d'un regard de défi, ne faisait que l'y encourager.

Cependant, il devait bien admettre que Claudia souffrait mal la comparaison avec cette farouche et fraîche beauté. Pour tout dire, il y avait longtemps que Claudia n'affolait plus ses sens. Et sa vulgarité, amusante lorsqu'elle était une jeune artiste de théâtre, gouailleuse et insolente, commençait à l'agacer prodigieusement. Elle était même du plus mauvais effet dans les cercles huppés qu'il fréquentait.

Alors que cette ardente Écossaise... Oui, décidément, il se verrait bien lui conter fleurette...

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit Henrietta. Je vous supplie de reconsidérer votre décision.

Il afficha une petite moue pensive.

— Je suppose que je pourrais me laisser fléchir... Mais c'est donnant, donnant.

— Ne commencez pas à marchander avec elle, protesta Claudia. Elle s'en va, et voilà tout !

Indifférent à l'interruption de sa femme, Jeremy contemplait avec fascination le décolleté d'Henrietta.

— Je suppose que nous pourrions trouver un terrain d'entente, poursuivit-il d'un ton lourd de sous-entendus.

Henrietta se recroquevilla sous le poids du regard de Jeremy. Elle sentait ses yeux lui brûler la peau à travers l'étoffe de sa robe.

Le cœur battant à tout rompre, elle se risqua à le regarder.

La lueur prédatrice dans les yeux de Jeremy, le

sourire confiant qui étirait ses lèvres minces indiquaient avec la plus grande clarté que ses pensées n'étaient pas du genre qu'une jeune et décente lady devait encourager. Certes, elle n'avait aucune expérience des hommes, mais elle savait reconnaître quand l'un d'eux avait des vues sur sa vertu.

— Naturellement, il faut considérer la question de votre tutelle, ma chère Henrietta, déclara Jeremy d'un ton docte. Cela ne peut être négligé. En tant qu'héritier de mon oncle, je suppose que cette responsabilité me revient. Auquel cas, j'ai autorité sur vous, puisque vous n'avez pas encore atteint l'âge légal de prendre vos décisions seule. Vous devez donc m'obéir.

L'arrogance de son expression eut finalement raison de l'hébétude d'Henrietta.

— Je ne suis pas votre pupille ! répliqua-t-elle. Je ne pense pas qu'il soit fait mention d'un transfert de tutelle dans quelque testament que ce soit. D'ailleurs, je ne comprends pas votre soudaine sollicitude. Il y a quelques minutes à peine, vous étiez prêt à me jeter à la rue.

Le regard de Jeremy se fit moins menaçant.

— J'ai réagi un peu hâtivement, je le reconnais. Mais je suis prêt à vous autoriser à rester quelque temps.

— Mais avec une contrepartie, l'interrompit Henrietta, outrée par ce qu'il était en train de suggérer. Comment osez-vous m'insulter ainsi ? Le simple fait de suggérer ce genre de choses est déjà écœurant, mais le faire en présence de votre femme l'est doublement. Je préfère encore me retrouver à la rue que de rester ici.

Le visage de Jeremy s'empourpra, et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Et c'est ce qui va vous arriver, vous pouvez y compter ! lança-t-il, tout son corps vibrant de rage. À présent, allez dans votre chambre, et n'en sortez que lorsque je vous en donnerai la permission.

Il y avait dans sa voix un avertissement qui fit frissonner de peur Henrietta.

— Avec le plus grand plaisir, dit-elle.

Pivotant sur les talons, elle quitta la pièce au moment où deux domestiques y entraient, portant des plateaux chargés d'un service à thé en argent, de tasses en délicate porcelaine, et de pâtisseries, qu'en d'autres circonstances, elle aurait trouvé appétissantes.

Henrietta avait gravi la moitié de l'escalier quand elle se ravisa et décida d'informer Jeremy que son oncle avait changé de notaire.

La porte était entrebâillée, et elle s'immobilisa quelques instants, s'armant de courage pour faire face à la nouvelle confrontation qui allait suivre.

Mais, en entendant la voix criarde de Claudia, elle resta où elle était.

— Je remercie le Seigneur qu'elle s'en aille. Elle ne pouvait pas continuer à vivre ici.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère.

Jeremy mordit dans un petit-four recouvert d'un glaçage blanc, et fit tomber sur le col de sa redingote des miettes, qu'il balaya d'un geste distrait de la main, avant de poursuivre :

— Vous n'aurez pas à la supporter longtemps.

— Quel malheur que nous n'ayons pas pu nous

débarrasser d'elle en même temps que ces deux vieux fous, dit Claudia, d'un ton geignard. Elle devait pourtant les accompagner ce soir-là.

Elle soupira avec exagération, aussi mauvaise comédienne dans la vie qu'au théâtre.

— Enfin, tout s'est déroulé comme vous l'espérez puisque vous héritez de tout.

— Il était temps. Je ne pouvais pas attendre davantage. Avec les créanciers à nos portes, c'était ça ou la prison. Aussi, il n'est pas question que cette petite intrigante récupère un objet ou un penny de ce qui m'appartient.

— N'oubliez pas que cette fille est une papiste, ajouta Claudia. Il nous faut donc redoubler de prudence. Ces gens-là sont connus pour poignarder les bonnes gens dans leur lit. Et quand on connaît les exactions de son père, on se dit qu'elle a de qui tenir. Heureusement qu'il a fini au bout d'une corde. C'est tout ce qu'il méritait.

Henrietta était pétrifiée d'horreur.

Ainsi, ces deux-là étaient responsables de la mort de ses bienfaiteurs. Et elle aurait subi le même sort si un rhume ne l'avait empêchée d'accompagner le baron Lucas et la baronne Dorothy au théâtre ce soir-là.

Mais ce qui la mettait le plus en colère, c'était la façon dont cette créature sortie du ruisseau osait évoquer la mémoire de son père.

Jugeant qu'elle en avait assez entendu, elle s'éloigna lentement de la porte à reculons, et se dirigea silencieusement vers le bureau du baron. Là, elle ouvrit l'un après l'autre les tiroirs de son écritoire, et ne tarda pas à trouver ce qu'elle cherchait.

Jeremy avait raison. Il y avait bien une copie du

testament. Mais il s'agissait du nouveau document, celui consigné par M^e Goodwin.

Lorsqu'elle entendit Jeremy quitter le salon et traverser le hall pour aller aboyer des ordres au personnel de cuisine, Henrietta franchit prestement la porte du bureau, en serrant d'une main le testament contre son cœur.

Redoutant de faire du bruit, elle trottina furtivement vers l'escalier et regagna sa chambre.

Henrietta ferma soigneusement la porte, et regarda autour d'elle avec le sentiment qu'elle voyait pour la dernière fois cette chambre élégante et confortable, où elle avait passé les plus belles années de sa vie, et dont elle chérissait le moindre détail.

Seule la douce lueur des flammes qui dansaient dans la cheminée éclairait la pièce, mais elle n'avait aucun mal à distinguer, trônant au milieu de la pièce, imposant et majestueux, le grand lit à baldaquin, habillé de tentures et d'une courtépointe indigo. Elle connaissait l'emplacement de chaque bibelot, de chaque meuble, des coussins patiemment brodés par la baronne... Elle aurait pu décrire par le menu les tableaux aux moulures dorées représentant de délicieux paysages...

Mais le temps n'était pas à l'apitoiement. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Les mains tremblantes, elle ouvrit la copie du testament et le lut sommairement.

Les dernières volontés du baron Lucas lui firent l'effet d'un coup de tonnerre.

Le premier choc passé, elle comprit que, si elle tenait à la vie, elle devait s'enfuir sur-le-champ.

En tant qu'unique parent du baron Lucas, Jeremy était en droit d'imaginer que tous les biens et avoirs de son oncle lui reviendraient.

Mais le baron lui avait tout légué à elle.

Nageant en plein cauchemar, Henrietta réalisa qu'elle était complètement seule, à la merci de démons qui avaient l'intention de la détruire.

Qui pouvait dire ce que serait tenté de faire Jeremy s'il découvrait qu'elle avait connaissance du terrible crime commis par lui, et pour lequel il serait assurément pendu si cela venait à se savoir ?

Et demain, lorsqu'il apprendrait que son oncle avait changé de notaire et rédigé un nouveau testament, lui laissant tout, les répercussions seraient terribles.

Or, elle n'avait pas la force de se dresser contre lui.

L'espace d'un instant, elle envisagea d'aller trouver refuge auprès des amis de ses tuteurs, mais y renonça très vite. Jeremy avait toujours été très apprécié de tous et, compte tenu des événements choquants qui avaient eu lieu dans sa famille, Henrietta savait qu'elle n'était pas très bien vue de la bonne société.

Personne ne croirait à la conversation qu'elle avait surprise entre Jeremy et Claudia, où celui-ci reconnaissait avoir assassiné son oncle et sa tante pour faire main basse sur leur fortune et ainsi éviter la prison pour dettes.

Ce serait sa parole contre celle de Jeremy. Et, même si M^e Goodwin établissait que l'héritage lui revenait bel et bien, jamais l'homme de loi ne croirait qu'elle courait un danger mortel.

Elle n'avait personne vers qui se tourner, et ne pouvait compter que sur elle-même pour sauver sa peau.

Forte de ce triste constat, elle écouta ce que lui soufflait son instinct.

Elle n'allait pas rester assise à attendre que Jeremy l'élimine avec la même ingéniosité vicieuse qu'il avait employée à l'encontre de sa tante et de son oncle.

Il lui fallait s'enfuir, et le plus rapidement possible.

Pressentant qu'un drame était en train de se jouer, Rose n'avait pas tardé à aller frapper à la chambre de sa maîtresse, pour lui demander si elle avait besoin de quelque chose.

Henrietta expliqua rapidement à sa fidèle domestique le différend au sujet de l'héritage et la décision qu'avait prise Jeremy de la jeter dehors.

Elle omit toutefois de préciser que Jeremy avait reconnu avoir tué ses tuteurs.

Elle avait toujours le plus grand mal à admettre qu'il ait pu faire quelque chose d'aussi horrible mais, s'il pouvait agir ainsi avec sa propre chair et son sang, il était évident qu'il n'aurait aucune pitié pour elle.

Sans perdre davantage de temps, elle envoya Rose lui chercher des vêtements d'homme, plus pratiques pour une longue chevauchée, et qui lui permettraient plus aisément de passer inaperçue. Elle lui demanda également de donner instruction à Robbie, le jeune palefrenier, de seller sa jument et d'amener discrètement l'animal derrière la maison, sans en dire un mot à quiconque.

Restée seule, Henrietta rassembla quelques affaires dont elle pourrait avoir besoin : la copie du testament, une bourse contenant quelques pièces de monnaie, et ses bijoux, qu'elle pourrait vendre en cas de nécessité.

Elle eut aussi la présence d'esprit de s'armer d'une petite dague ayant appartenu à son père, pour se défendre contre les vagabonds et les bandits de grand chemin.

Lorsque Rose revint avec des vêtements appartenant à Robbie, Henrietta s'empressa de les enfiler, en s'interdisant de faire grise mine devant les accrocs et les taches dont ils étaient truffés.

Observant dans le miroir sa nouvelle apparence, elle ne put s'empêcher de songer que Lady Lucas l'aurait vertement admonestée d'oser monter à cheval dans une tenue aussi immodeste et dénuée de féminité.

Y avait-il quelque chose qui risquait de la trahir ? se demanda-t-elle. Son petit nez insolent, ses yeux verts en amande, ses longs cils, sa bouche trop rose et délicate ?

Petite et mince, elle n'aurait aucun mal à passer pour un jeune garçon — même Jeremy ne la reconnaîtrait pas, vêtue ainsi — mais elle devait absolument faire quelque chose pour ses cheveux. En effet, les longues et soyeuses mèches bouclées constitueraient vite un handicap, et elle en avait déjà suffisamment comme ça.

— Je m'inquiète beaucoup pour votre sécurité, dit Rose, qui n'hésitait jamais à lui parler franchement. J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Pas du tout, répondit Henrietta. Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas rester ici avec Jeremy. Et pour que mon personnage soit crédible, je veux que vous me coupiez les cheveux.

Rose eut l'air horrifié par sa requête.

— Vos beaux cheveux ? Je ne peux pas faire ça.

— Mais si, vous le pouvez. C'est absolument nécessaire.

— Mais... Miss... Vous n'y songez pas !

— Il y va de ma survie, vous dis-je. Le moment n'est pas à jouer les coquettes. Et puis, ce n'est pas si grave que ça. Ils repousseront très vite.

D'un geste décidé, elle lui tendit une paire de ciseaux.

— Maintenant, dépêchez-vous. Je dois partir avant que Jeremy ne vienne me chercher.

Rose achevait de faire disparaître les longues mèches bouclées qu'elle avait maladroitement cisailées, quand Henrietta entendit une porte claquer au rez-de-chaussée.

Lorsque la voix furieuse de Jeremy s'éleva, elle se mit à trembler de tous ses membres, imaginant que la malheureuse domestique à laquelle il s'adressait n'en menait pas large non plus.

— Où est-elle, bon sang ? Dans sa chambre, je suppose. Allez me la chercher.

Soudain, Henrietta sentit les bras de Rose autour d'elle. Une brusque bouffée d'émotion lui fit à son tour étreindre sa fidèle domestique.

Avant de fondre en larmes, elle s'écarta et redressa fièrement la tête.

— C'est terrible que vous soyez obligée de quitter votre maison, dit Rose, en essuyant du bout des doigts une larme qui roulait sur sa joue. Où irez-vous ?

Dans la situation dramatique où elle se trouvait, il n'y avait qu'un endroit où Henrietta pouvait aller, qu'une personne à qui elle pouvait demander de l'aide : son oncle. Or, ce dernier se trouvait à des centaines de miles de là, dans l'immensité sauvage de

l'Écosse, et elle n'ignorait pas que ce serait pour elle un défi monumental d'arriver là-bas saine et sauve.

Craignant que Jeremy n'interroge Rose, et ne parvienne, à force de menace, à lui tirer les vers du nez, Henrietta considéra qu'il était mieux pour la domestique d'ignorer ses projets.

— Je ne peux pas vous le dire, Rose. Mais j'ai l'intention de quitter Londres. Je vous écrirai lorsque j'aurai atteint ma destination, c'est promis. Souhaitez-moi bonne chance.

— Je le fais toujours, miss. Que Dieu vous protège. Je prierai pour vous.

Enveloppée dans une cape noire, ses cheveux roux noircis à la cendre et dissimulés sous un grand chapeau, Henrietta se précipita sans attendre vers la porte de service, tandis que Jeremy tempêtait à travers la maison.

Réalisant ce qu'elle s'apprêtait à faire, elle frissonna. Il aurait été moins dangereux d'entreprendre ce voyage de jour, mais elle ne pouvait pas reporter son départ.

Sans un regard en arrière, telle une ombre, elle quitta le domaine sans croiser âme qui vive.

Heureusement, aucun nuage noir ne planait au-dessus de sa tête. Il n'y avait pas de vent et, en cette fin août, l'air était encore tiède.

Par chance, elle connaissait bien les environs, et il n'y avait pas un chemin, pas un étang, pas un bois qui ne lui soit familier. Cependant, Hampstead Heath avait la sinistre réputation d'être un repaire de criminels, et le risque d'en croiser était encore plus élevé la nuit.

Poussée par le besoin de mettre le plus de distance possible entre elle et Jeremy, Henrietta avait lancé sa monture au grand galop à travers la lande.

À l'approche du bois, elle dut ralentir, de crainte d'être désarçonnée par une branche basse.

Avançant au pas dans l'obscurité, la lune et les étoiles lui étant cachées par la frondaison, elle tendait l'oreille, à l'affût du moindre son. Mais, hormis l'écho étouffé des sabots de sa jument sur la terre battue, tout était silencieux.

Elle s'arrêta aux abords d'une clairière, pour observer la sombre silhouette d'un cottage en ruines.

Alors qu'elle s'apprêtait à longer la bâtisse, elle réalisa qu'une lanterne avait été allumée, et que quelqu'un se tenait à l'extérieur.

Redoutant que l'inconnu ne se jette sur elle si elle venait à chevaucher à proximité, elle descendit de cheval et attacha sa monture à une branche basse.

Le cœur battant à tout rompre, elle se baissa et s'approcha rapidement de l'angle de la bâtisse.

Tandis qu'elle prenait appui contre le mur, elle réalisa alors que ses jambes tremblaient.

Pendant un bref instant, la panique faillit la submerger mais, les doigts pressés contre ses lèvres, elle parvint à se contenir au prix d'un énorme effort de volonté.

Un rayon de lune éclairait partiellement la ruine mais, au cœur des ombres projetées par les murs, l'obscurité recouvrait tout, tel un épais manteau de velours noir.

Retenant son souffle, Henrietta osa jeter un coup d'œil vers l'endroit où se trouvait autrefois la porte.

Un homme se tenait là, longue et sombre silhouette dans les ténèbres.

Elle attendit que les battements de son cœur ralentissent, et que sa respiration redevienne normale.

Quelque part sur la lande, une chouette hulula, le son glaçant se répercutant longuement dans le silence.

Respirant à peine, Henrietta se pressa contre le mur.

Soudain, des bruits de sabots résonnèrent, mêlés au cliquètement des harnais.

Reculant contre le mur, elle se dissimula dans l'ombre.

Trois hommes chevauchèrent jusqu'à la bâtisse, et mirent pied à terre. L'homme qui les guettait s'approcha pour les accueillir.

Rongée de curiosité, Henrietta prit le risque de s'avancer afin de mieux voir, tout en se demandant la raison de cette réunion furtive.

Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité, et elle put aisément distinguer les silhouettes des chevaux et des hommes.

Ils discutèrent un moment à voix basse, puis deux d'entre eux se détachèrent du groupe, et s'approchèrent de l'endroit où elle se trouvait.

— Ravi de te voir, Jack, dit celui qu'elle avait vu en train de faire le guet.

— De même, Simon. Tu attendais depuis longtemps ?

— Une demi-heure, environ.

— Tu arrives de Douvres, j'imagine ?

— J'ai rencontré le Français, répondit Simon. C'est un homme de confiance.

— Que serions-nous sans nos fidèles agents de liaison, approuva Jack. Quant à toi, mon ami, il te

reste encore une longue route à faire avant d'atteindre Édimbourg.

— Certes, mais c'est nécessaire. J'ai l'intention de m'arrêter chez moi, à la frontière. J'ai des dispositions à prendre au cas où les choses ne tourneraient pas comme nous l'espérons. Mais j'espère pouvoir mettre cap au nord avant l'aube.

— Ah bon ? Pourquoi cela ?

— Il se trouve que le prince Charles est arrivé en Écosse avec une poignée d'hommes. Ce sera bientôt de notoriété publique. Convaincu que les Jacobites anglais sont en train de susciter une rébellion, il a l'intention d'envahir l'Angleterre. Je dois me rendre dans le Nord pour évaluer la situation.

— Je suis dévoué à la cause, affirma Jack, mais soulever une révolte pour asseoir à nouveau son père sur le trône me semble être de la folie.

— Je le pense aussi, dit Simon. Mais notre *Bonnie Prince Charlie*, comme nous le surnommons en Écosse, n'en démord pas. Depuis que son père l'a nommé prince-régent, lui donnant l'autorité d'agir en son nom, il multiplie les tentatives de soulèvement pour lui rendre son trône. Ainsi que tu le sais, il a été proclamé que, par la volonté de Dieu tout-puissant, le roi James, VIII d'Écosse, et III d'Angleterre et d'Irlande fait valoir ses justes droits au trône des trois royaumes, et qu'il est soutenu en cela par les chefs de clan des Highlands, les lords jacobites, et d'autres loyaux sujets.

Simon balaya d'un geste impatient une mèche de cheveux que le vent avait rabattue sur son front.

— Tout cela est bien beau, dit-il d'un ton las, mais il nous faudrait pour mener à bien ce combat des

soldats, des armes et de l'argent. Or, nous n'avons rien de tout cela.

— Alors, Charles échouera. À moins que les Français ne nous aident.

Simon eut un soupir amer.

— Si nous comptons sur les Français, nous pouvons attendre longtemps.

— Cependant, les Anglais étant en guerre contre eux, et toutes les armées se trouvant déployées en Europe, c'est peut-être le moment d'agir, suggéra Jack.

Simon secoua la tête.

— J'ai des doutes. Je crains que nous ne manquions de soutien en Écosse. Certains chefs de clans répondront à l'appel. D'autres, qui ont fait allégeance au gouvernement britannique, ne le feront pas. Ils sont nombreux à penser que les choses vont mieux depuis que les Stuarts sont partis. C'est devenu une fière nation, unie avec l'Angleterre. Les gens se sont enrichis, ont gagné en puissance et en respect à travers le monde. Ils craignent que le retour des Stuarts n'apporte un regain de misère, et n'ont aucune appétence pour la guerre.

Simon posa la main sur l'épaule de son ami.

— Et toi, Jack ? Redoutes-tu de continuer ? Charles a-t-il ton soutien ?

— Certainement. Nous sommes allés trop loin pour faire retraite maintenant. J'informerai nos hommes à Londres des événements. Il n'y a rien que je ne ferais pour Charles. S'il réussit, je saurai que j'y suis pour quelque chose. Peu d'hommes pourront en dire autant. Qu'en penses-tu, Simon ?

— Je suis d'accord, mais il serait préférable que le roi George soit destitué par la voie diplomatique.

— Cela ne se produira pas. Le rôle que tu joues

dans ce drame est grand et héroïque. Tu es parfait comme agent de liaison dans le Nord. Nous n'aurions pu choisir un homme qui connaisse mieux cette région.

Modeste, Simon haussa les épaules.

— Il est vrai que je la connais passablement bien. Mais si la rébellion doit avoir lieu, des temps difficiles nous attendent. Ceux qui soutiennent le prince Charles seront considérés comme des rebelles et des traîtres à la Couronne anglaise.

— Ce n'est rien en comparaison de ce que nos compagnons catholiques ont déjà enduré. Si nous sommes en sécurité depuis quelque temps, c'est parce que nous avons appris à garder le silence, mais cela fait deux cents ans que nous souffrons. Ce ne sera qu'une nouvelle épreuve pour tester notre résolution. Je prie pour que ce soit la dernière.

— Certes, mais voyons plutôt l'arrivée du prince Charles, après tant d'années de ténèbres et de désespoir pour les Jacobites, comme un rayon de soleil perçant enfin les nuages.

Réalisant que sa curiosité l'avait involontairement mise en danger, Henrietta suivait cet échange avec stupéfaction.

Depuis quelques heures, tout ce qui lui arrivait avait l'incohérence d'un mauvais rêve.

Et, pour couronner le tout, elle venait de tomber sur un nid de conspirateurs jacobites.

Quelque part dans un coin reculé de sa mémoire, un souvenir douloureux, celui du retour au domaine du cercueil de son père, tenta de monter à la surface. Elle le chassa aussitôt, mais ne put réprimer le frisson qui courut le long de sa colonne vertébrale.

En tant que catholique, il lui était impossible d'ignorer les revendications des Jacobites. Mais, imputant à ces derniers le drame qui avait frappé sa famille, elle ne pouvait s'empêcher de leur en garder une certaine rancœur.

D'après le peu qu'elle en savait, la cour de James Stuart, le roi d'Écosse en exil — ou le prétendant au trône, selon la tendance politique de chacun — se trouvait à Rome. Il avait essayé de reconquérir le trône en 1715, et avait échoué faute de soutien. Depuis, il avait travaillé sans relâche à tenter d'obtenir le concours d'autres monarques, rappelant la légitimité de son fils Charles au trône d'Écosse et d'Angleterre.

Ce qu'elle venait d'entendre suggérait que Charles Edward Stuart était venu réclamer le trône de son père, et se tenait prêt à la rébellion armée pour restaurer la monarchie Stuart.

Tandis qu'elle changeait de position, sa cape frôla le mur, délogeant une pierre qui tomba à ses pieds avec un bruit sourd.

Alertés, les hommes se turent aussitôt.

Elle resta immobile, le cœur battant à tout rompre, une sueur froide coulant le long de sa colonne vertébrale. Elle avait l'impression que sa respiration faisait un bruit assourdissant dans le silence, et que les hommes pouvaient l'entendre.

Un long moment passa, puis des bruits de pas se rapprochèrent.

Henriette frissonna et vacilla légèrement, manquant perdre l'équilibre.

Elle était certaine qu'ils allaient la trouver. Il fallait qu'elle s'en aille.

Prudemment, elle commença à reculer.

Un homme contourna alors l'angle de la bâtisse,

imposante et menaçante silhouette évoquant un meurtrier sanguinaire.

Au même moment, la lune glissa de derrière un nuage, créant un halo autour de lui. Son chapeau était abaissé sur son visage, masquant ses traits. Ses gants étaient de cuir fin, et son mantelet de lourde étoffe noire s'ornait de fils d'or.

Comme un gibier hypnotisé par un prédateur, Henrietta resta figée sur place quelques secondes.

Puis, réalisant le mal qu'il pouvait lui faire, elle pivota sur les talons et se précipita vers sa jument.

Elle sentit que l'homme la poursuivait, qu'il gagnait du terrain, puis il lui saisit le bras.

Laissant échapper un cri, elle se débattit tant et plus, mais elle n'était pas de taille à lutter contre lui.

— À ta place, je resterais tranquille, mon garçon, grommela-t-il.

La tenant d'une main, l'autre posée sur la crosse de son épée, il la ramena vers les autres.

— Ce n'est qu'un gamin, annonça-t-il à ses camarades.

Il avait une poigne de fer, et Henrietta commença à craindre pour sa vie.

Lorsqu'elle était venue vivre chez les Lucas, un des valets, qui adorait raconter des histoires, lui avait narré toutes les choses horribles qui étaient arrivées aux personnes osant s'aventurer de nuit sur la lande. Jamais elle n'aurait imaginé vivre un jour de telles mésaventures mais, elle devait se rendre à l'évidence : il était impossible de se trouver face à quatre hommes à l'allure dangereuse sans craindre pour sa vie.

Même si elle levait fièrement le menton, et toisait les hommes avec insolence, elle savait qu'elle était

sans défense et, quand les hommes l'encerclèrent, elle se sentit prise au piège.

Dans un geste de survie désespéré, elle s'empara de la dague glissée dans sa ceinture, dont la lame étincela sous le clair de lune.

Simon observa son prisonnier.

Le gamin ne manquait pas de courage, mais il avait perdu la tête s'il pensait pouvoir les battre tous.

Il tendit la main.

— C'est une vilaine lame que tu as là, mon garçon. Donne-la-moi.

Les yeux écarquillés d'effroi, le jeune homme regarda les hommes qui l'entouraient.

— Pour me faire tuer ?

— Tu es déjà dans de sales draps, et tu vois bien que tu ne peux pas t'échapper. N'aggrave pas ton cas.

Le garçon s'humecta les lèvres, tout en regardant nerveusement les hommes.

— Mais, ils...

— C'est de moi que tu dois t'inquiéter. Donne-moi ta dague.

Il attendit, tandis que la tension autour d'eux s'amplifiait, les hommes s'étonnant que le jeune paltoquet ose refuser de lui obéir.

Simon claqua des doigts avec impatience, puis tendit sa paume ouverte, en fixant le garçon dans les yeux.

— Donne-la-moi, dit-il d'une voix dure. Tu n'as pas le choix.

*
* *

Henrietta était tiraillée entre la capitulation immédiate, et l'envie de lutter encore, envers et contre tout.

Après un long moment, certaine que les émotions qui livraient en elle une rude bataille se lisaient sur son visage, elle finit par tendre son arme, d'un geste lent.

Simon s'en empara et la glissa dans sa ceinture.

— Voilà ! Ce n'était pas difficile, n'est-ce pas ? Si tu veux un bon conseil, petit, songe à développer ta force physique. Crois-moi, tu ne fais pas le poids.

Henrietta plongea les yeux dans un regard sombre, enchâssé dans un visage anguleux. Le menton était fendu par une fossette, le nez était légèrement aquilin, et la bouche généreuse. L'homme avait une apparence de soldat professionnel, mais quelque chose dans son maintien évoquait une excellente naissance.

— Je vous en supplie, ne me tuez pas, plaida-t-elle, n'ayant pas la moindre idée du genre d'hommes à qui elle avait affaire.

Un rire sardonique lui répondit.

— Pas de témoin. C'est la première règle dans ce métier.

— Qui êtes-vous ?

L'homme haussa un sourcil.

— Qui je suis ? Je pourrais te poser la même question.

Simon observa le jeune homme d'un air désapprobateur, notant chaque détail de son habillement. Le gamin n'était pas un campagnard, en dépit de ce que pouvait laisser croire son accoutrement. Sa façon de parler le trahissait.

— Explique ce que tu fais ici, petit. Pourquoi diable erres-tu seul dans la campagne ?

— Ça me regarde.

— Plus maintenant. La personne qui t'a envoyé ne peut l'avoir fait pour le seul plaisir de te faire parcourir la lande de nuit.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que quelqu'un m'a envoyé ? demanda le gamin, en levant fièrement la tête.

Simon le fixa intensément.

— Si tu es en mission, tout porte à croire que tu es un agent de liaison. Mais de quel côté es-tu ? Tu nous as suivis jusqu'ici ?

— Non, je le jure. J'ai vu de la lumière, et je me suis demandé ce que c'était.

— Qui me prouve que tu n'es pas en mission ?

Le garçon le dévisagea avec hébétude, semblant comprendre qu'il l'accusait de les espionner.

— Personne ne m'emploie. Je ne travaille pour personne.

— Et tu penses que nous allons te croire ? grommela Jack. Que fais-tu, petit ? Peut-être la justice. Si ça se trouve, tu es un voleur.

Se faire accuser ainsi fut plus qu'Henrietta ne put en supporter.

— Je ne suis pas un voleur ! déclara-t-elle avec force. Et je vous interdis de m'insulter.

— Tu nous interdis ? répéta Jack. Écoute-moi, gamin. Tu n'es pas en mesure de nous interdire quoi que ce soit. À ta place, je tiendrais ma langue. Rien ne m'empêche de te prendre par le col et de te jeter dans la rivière.

Henrietta était trop furieuse pour avoir peur.

— Si vous avez envie de me jeter dans la rivière, faites donc à votre guise. Vous me rendrez service, car j'ai grandement fait erreur à votre sujet. Je vous prenais pour un espion, mais je constate que vous n'êtes qu'un vulgaire meurtrier !

— Enfer et damnation !

Jack, bouillonnant de rage, était sur le point de se jeter sur le jeune polisson, mais Simon s'interposa entre eux et le repoussa.

— Laisse couler, Jack. Ne vois-tu pas que ce n'est qu'un enfant ?

Simon se tourna vers le gamin et, malgré lui, son expression féroce se radoucit.

— Désolé, petit. Mes amis sont loin de chez eux, et je crains qu'ils aient perdu en route leur bonne éducation, tout comme leur capacité de jugement. Quel âge as-tu ?

— Je suis assez âgé pour savoir trier le bon grain de l'ivraie, si vous tenez à le savoir. Moi, je ne vous ai pas posé de question mais, après ce que j'ai entendu, j'imagine que certaines personnes seraient très intéressées d'apprendre ce que vous fomentez. Je pense que l'on pourrait qualifier cela d'activités antipatriotiques, au rang desquelles figure le projet de rassembler des soutiens pour l'accession au trône du prince Charles Edward Stuart.

Simon hocha lentement la tête.

— Tu as bien compris. Nous nous retrouvons en secret, et nous courons un grand danger en agissant ainsi.

Il jeta un coup d'œil à ses amis qui se tenaient silencieux et immobiles.

— Tu dois comprendre, reprit-il d'un ton menaçant, que tu as intérêt à tenir ta langue si tu tiens à la vie.

— Et si je ne le fais pas ?

Simon afficha une moue peinée.

— Je serai contraint de prendre une pénible décision, d'autant plus regrettable que tu n'es qu'un gamin. Tu peux m'en croire.

Il toisa durement son jeune prisonnier.

— Qu'as-tu à dire ?

Henrietta se mordit la langue.

Les mots restaient coincés au fond de sa gorge.

Autour d'elle, les hommes silencieux et sur la défensive attendaient sa réponse.

Helen Dickson

FASCINÉE PAR LE LORD

Londres, 1745

Henrietta doit fuir Londres, seule et sans un sou. Une situation peu convenable pour une lady, mais sa survie est à ce prix. Car elle vient d'échapper à une tentative d'assassinat et sait que l'homme déterminé à mettre la main sur sa fortune est prêt à tout pour la retrouver. Aussi se résout-elle à partager, sous une fausse identité, le convoi de Lord Simon Tremain, un fervent jacobin dont le regard la trouble au plus haut point. Une situation d'autant plus insupportable qu'elle nourrit une profonde aversion pour cette cause à laquelle ses parents ont sacrifié leur vie...

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN INÉDIT - 6,95 €

1^{er} août 2018



2018.08.48.0205.9
CANADA : 11,99 \$